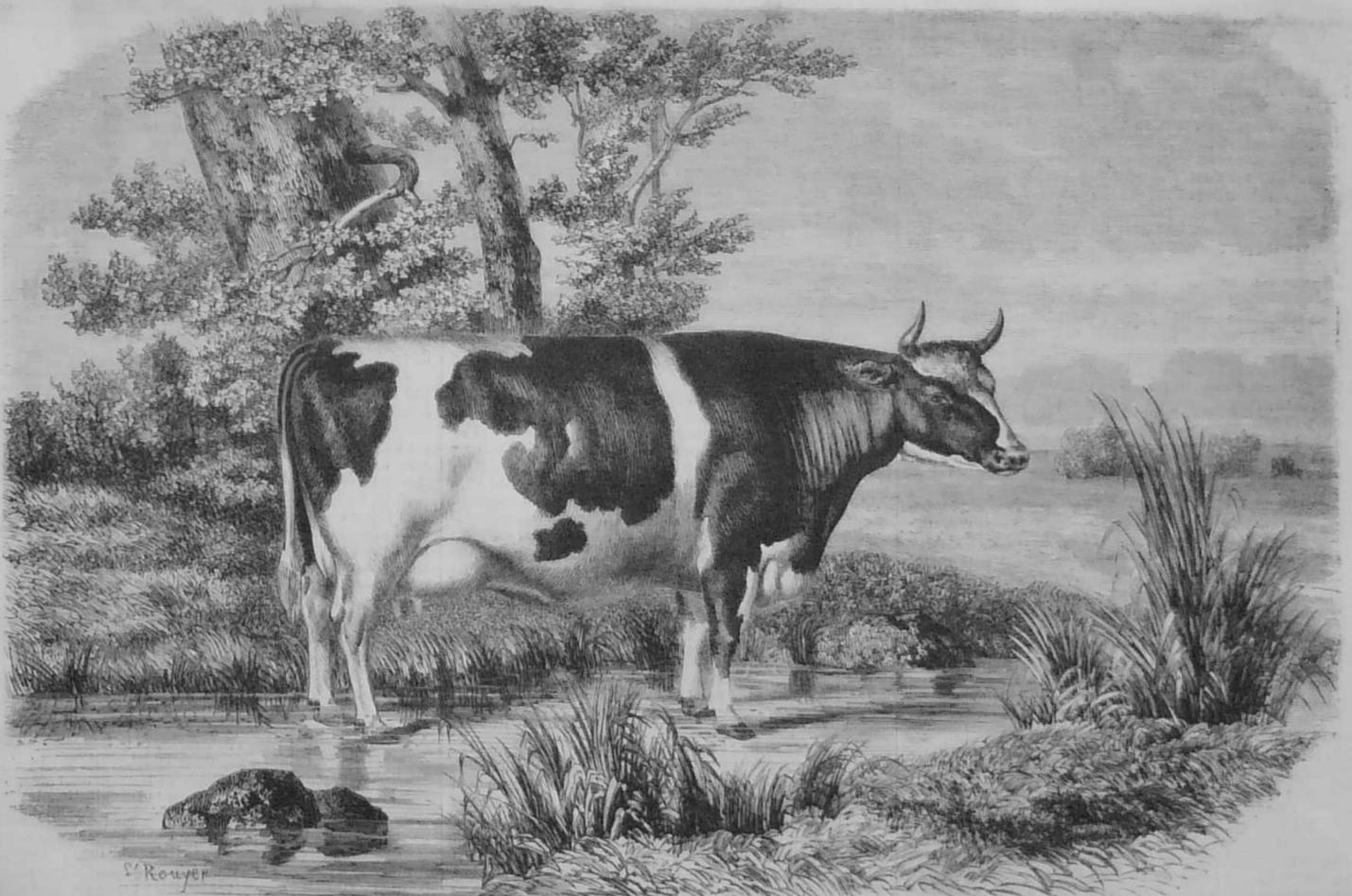


CONCOURS RÉGIONAL DE VERSAILLES. — VACHE BRETONNE, RACE PRIMITIVE.



VACHE BRETONNE, RACE AMÉLIORÉE. (Voir l'article à la page suivante.)

Concours régional agricole de Versailles.

Les exposants appartenant aux départements du Nord, Pas-de-Calais, Somme, Oise, Seine-et-Oise, Seine. Les instruments et appareils étaient nombreux, de simples paysans chauffaient les chaudières des locomotives avec autant d'aplomb et d'habileté que les mécaniciens du chemin de fer. — Sous la tente des produits on a pu faire connaissance avec l'avoine de Tartarie et le blé de Ghidam, dont la paille a la grosseur d'un roseau, et dont le grain *lalle*, c'est-à-dire donne des tiges en nombre prodigieux. Le lin de Riga figurait à côté du maïs des Indes et des fèves du Brésil. On y voyait le sorgho et un cadre extrait du sorgho (le paysan picard le regardait d'un œil de méfiance comme un rival dangereux pour le *patre*). On pouvait manier les primitives *butilles* de l'igname grosses comme un pois, et telles qu'on les dépose dans le sol pour la culture en grand, puis les tiges venues après un an, et celles venues après deux ans de séjour dans une terre qui s'est durcie autour d'elles; par malheur ces racines qui plongent jusqu'à près d'un mètre seront d'une extraction très-difficile et très-couteuse. Il faudrait avoir, comme en Chine, une main-d'œuvre surabondante et au plus vil prix; la chose est-elle à souhaiter? Cette racine est en outre très-mucilagineuse, et par conséquent la foule ne doit s'en extraire que par de nombreux lavages. L'igname est appelée à devenir une plante non pas de ferme, mais de jardin; il est possible que sa bonne saveur la mette un jour à la mode chez les gourmets. — Qui sait s'ils ne l'arroseront pas alors avec un vin qui figurait dans cette exposition, le vin *Maisons-Laffitte*, près Paris! La nom vous semblera quelque peu amiliteux, mais c'est le *Château-Laffitte* est à une assez grande distance pour qu'on ne prenne pas la maison pour le château.

Dans les stalles des grands animaux ont figuré des bœufs et des vaches de race hongroise, et aussi un bouff de l'Inde, un *zébu*, avec sa femelle.

Dans l'espèce ovine, deux béliers et deux brebis de race napolitaine sont venus disputer aux races anglaises le prix pour la laine longue.

Bien plus, un novateur a essayé de réhabiliter l'espèce caprine, que nos cultivateurs semblent avoir prise en un dédain parfait. Il a exposé des boucs et des chevres d'Abysinie, des boucs et des chevres d'Angora. — Ajoutons que les coqs de l'Inde et de la Cochinchine, les oies d'Égypte et celles du Labrador, les faisans de l'Inde et ceux d'Afrique, chantant et glosant à qui mieux mieux. — Les chasseurs admiraient surtout deux colins-huppés de la Californie, mâle et femelle. En effet, c'est un joli gibier que le colin nouvellement introduit chez nous, un gibier difficile à tirer, dont le vol est rapide et capricieux. Le colin est un peu moins gros que le perdrix; il fournit moins de chair sur le plat; mais combien plus de gloire il fournit dans le carnier!

Devant toutes ces tentatives la Société d'acclimatation a dû entrer en joie; cependant il faut bien se dire que les novateurs sont la tout près du centre inspirateur, sous le regard immédiat et réchauffant de ladite société; ont-ils beaucoup d'imitateurs au loin dans les départements?

Les honneurs officiels étaient pour les races bovines flamande et normande, cela se conçoit. C'est surtout la race flamande avec ses modifications qui fait le fond des cheptels de la région. Le concours était présidé par M. Lefour, inspecteur général dont *l'illustration* signalait, il y a quelques mois, l'excellent *Traité sur la race flamande*, traité qui forme la première partie du grand ouvrage que le ministère fait imprimer aux frais de l'État. Les dispositions étaient parfaites; je craignais seulement que le choix de l'emplacement trop rapproché de la pièce d'eau des Suisses, qui est presque un marécage, n'ait eu ses dangers pour les animaux et surtout pour les hommes. Ce campement, qui aura duré plus d'une semaine par des nuits très-fraîches et par des journées sous un chaud soleil et un vent aigre, était malheureusement très-propre à déterminer plus d'une maladie. Les concours anglais ne se prolongent pas aussi longtemps. On n'y connaît pas la solennité publique pour la distribution des récompenses, ni le feu d'artifice, etc., etc. On y va tout droit au but: chez nous l'on croit devoir y mettre de la céréologie et frapper par quelques pompes de plus l'imagination du peuple des campagnes. Le génie des deux nations diffère en toutes choses.

Chez les Anglais, les sociétés, avec leur propre argent, marchent en tête du progrès et distribuent des récompenses sans qu'il soit besoin que l'État s'en mêle. Il croit devoir prendre ici le soin de conduire et de payer, et c'est à grand-peine qu'il détermine MM. les cultivateurs à se décider à entrer dans la voie. Quand la grande majorité des journaux s'en va répétant avec plus d'indulgence qu'il ne conviendrait d'en apporter: «L'exposition a été superbe, n'écoutez qu'avec circonspection et pénétrez dans les détails. Cette fois encore vous voyez, comme dans tous les concours précédents, le nombre des têtes d'animaux resté dans une proportion peu brillante en face du nombre des prix offerts. Ainsi, par exemple, le programme vous montre dans belle catégorie quatre animaux venant disputer quatre prix; et encore un de ces prix n'est pas distribué, le jury rejette un des concurrents, on dirait mieux des *co-partageants*. — Dans belle autre catégorie, deux animaux se sont présentés pour disputer deux prix, et le jury a trouvé qu'aucun n'était digne d'une médaille... — Que faut-il conclure? Est-ce impuissance de la part des cultivateurs? Leur habileté est-elle encore trop au-dessous du niveau auquel l'État, par des mesures trop hâtives, se propose de l'élever? ou bien serait-ce que leur intérêt économique leur fait regarder comme inutile à atteindre le ou tel but spécial que l'État prend la peine de leur indiquer? — Cependant songeons que dans cette région agricole de

Versailles nous comptons les départements les plus vantés pour leur science et leur prospérité rurales, tandis que, d'un autre côté, le programme n'a point été conçu à la légère, qu'il est le résultat de longues discussions entre des hommes de saine théorie et d'expérience pratique. On s'y perd; car l'on n'osait interpréter le fait par une insouciance dans la masse des esprits, insouciance qu'il faudrait supposer par trop invétérée et à peu près incurable. Peut-être lui-il tout simplement reconnaître la une des faiblesses de l'époque humaine. Le vieillard n'accepte pas volontiers la béquille; l'enfant se révolte contre ce qui ressemble à une lièze, l'adulte se tient en réserve contre ce qui sent l'avis charitable.

On a pu voir que, dans cette région, le succès de la race bretonne va toujours croissant. Dans les landes elle est la vache du pauvre, elle va devenir la vache favorite du riche. Elle vivait solitaire et d'un maigre agencé dans sa contrée misérable; elle s'engraisse aujourd'hui de l'herbe des pelouses, dans les somptueux châteaux, sous la main indulgente des femmes élégantes de Paris. — Dans la catégorie des races françaises autres que la flamande et la normande, c'est elle qui a remporté tous les prix. Il y a même eu deux mentions honorables en surplus, dont une pour une charmante bretonne, blanche et noire, présentée par M^{lle} la princesse Baciocchi. — L'École régionale de Grignon avait fait montre désintéressée de jolis animaux, produits du croisement de la race bretonne avec la race anglaise du comté d'Ayr. — La vacherie impériale elle-même avait permis à quelques-uns de ses types bretons de quitter la Fouilleuse pour venir respirer l'air du vieux Versailles. — Enfin, pour compléter le triomphe, un de nos peintres distingués, M. Bouyer, avait exposé sous la tente des produits, à côté d'un cadre rempli de fort beaux dessins de plantes, deux portraits très-finement peints de deux vaches bretonnes. L'un représentait la bête du pauvre à l'état naïf, aux formes anguleuses, la bretonne *bretonnante*; l'autre la bête perfectionnée, fière de sa beauté que l'éleveur habile a développée dans le sentiment du beau en boucherie. *L'illustration* donne la gravure de ces deux tableaux qui, en outre de leur mérite comme peinture, ont celui de reproduire la vérité vraie avec la plus consciencieuse exactitude. L'idée viendra-t-elle à nos célèbres éleveurs de demander à ce genre fidèle d'autres portraits d'animaux lauréats qui leur auront fait honneur et profit? Nous le souhaitons, car nous n'aimons pas à douter de la reconnaissance dans le cœur de l'homme, même à l'endroit des animaux. — L'éleveur de la bretonne perfectionnée lui avait donné, dans un transport d'enthousiasme, un nom qui a pris place parmi ceux des très-grands peintres. Je suis loin de l'approuver, il a tenu en cela l'usage de certains Anglais du Turf qui ne se pensent nullement irrespectueux en appliquant à l'animal qui fait leur orgueil et leur fortune les noms augustes de *Prince Albert* de *Victoria*, mais en vérité tous les exemples donnés par les plus hauts *gentlemen* sont-ils bons à suivre? Notre démocratie rurale doit se montrer plus qu'elle se levrer sur les convenances. L'exquise politesse et la vénération pour la femme sont nées sur le terroir gaulois.

Excellentes bretonnes, désormais naturalisées sur nos pelouses de Seine-et-Oise, un inventeur a travaillé pour vous. M. Poupin avait exposé un ingénieux instrument qu'il appelle *râteau-scarificateur*, destiné à fonctionner sur les prairies et les niveler, en détruisant les taupinières. Ah! monsieur Poupin, les bretonnes vous récompenseront par leurs plus doux regards! — En revanche, elles feront appel à vos cornes (dont M. Dutronc ne les a point encore dé-sarmées), et transperceront le vétérinaire, qui a nom Charlier. Qu'il y songe!

Vous n'ignorez pas qu'il y a presque une trentaine d'années, les journaux américains publièrent des expériences sur la castration des vaches. On a fait depuis des essais en Suisse, dans les cantons de Genève et de Vaud, et aussi en France. Je citerai ceux de M. Emile d'Extrane, cultivateur du Gard, qui dalem de 1834. Les vaches soumises à la castration reçurent le nom derisoire de *beuvronnes*, les femelles des bœufs.

— L'opération se fit d'abord, comme de tout temps pour la truie, en pratiquant dans la paroi abdominale, à la région du flanc, du côté gauche ou du côté droit, une large incision pour donner passage aux doigts de l'opérateur. — M. Charlier est venu à son tour, qui pratique avec succès, depuis quelques années, un autre mode opératoire, le *procédé vaginal*. Il a inventé, à ce sujet, une série complète d'instruments, destinés au *Journal d'agriculture pratique*. Et nous venons de voir au concours régional de Blois la prime d'honneur de 5,000 fr., plus un coupé d'argent de 3,000, décernée à M. Menard Huppemau, près Beaugency, pour une exploitation dont les bénéfices sont fondés sur la castration des vaches. — Il achète des vaches de six à dix ans, prêtes à mettre bas, et ayant les apparences de bonnes laitières; il conserve le veau un mois, le vend au boucher, et fait castrer la vache par le procédé Charlier. Sur cent vaches, il n'en a perdu que deux. «La beuvronne, dit-il, me donne plus de lait; elle le conserve de dix-huit mois à deux ans; avec ce lait, je fais plus de fromage dans la proportion de 65 à 50; et j'engraisse ensuite l'animal avec plus de facilité et d'économie.»

La prime d'honneur de Versailles a été décernée à M. Decauville, qui cultive près de Corbeil, de me permettre de consigner ici un dialogue assez curieux que j'ai pu entendre en plein air, ainsi que plus de cent personnes à l'entour de moi. Les interlocuteurs parlaient comme on parle sur un champ de foire. L'un semblait fort antique; il s'adressait à un homme dont la gravité calme m'a donné à penser qu'il était probablement un membre du jury. «Vous avez balancé un tel avec M. Decauville; mais la comptabilité de ce dernier, qu'en dites-vous? — C'était le côté fai-

ble, répondit l'homme calme; mais, chez les deux, on peut dire que la comptabilité faisait à peu près défaut.»

Et c'est un trait fait: la comptabilité est ce qui manque le plus chez nos cultivateurs; et cependant les écoles sont là où l'on enseigne fort bien la tenue des livres agricoles. Il est vrai qu'un ne s'empare pas à les fréquenter beaucoup plus qu'il y a dix ans. C'est une honte pour nos riches fermiers.

Je terminerai par ce résumé de l'exposition d'horticulture. Une charmante tente dressée comme on les dresse sur un pont de navire, — cent cinquante variétés d'arbres verts qui pourront rebouiser à merveille nos montagnes; voilà pour l'utile; — de beaux ananas et de superbes geraniums envoyés de la propriété de Beauregard par lady Howard, qui est aujourd'hui M^{lle} Trelawney; — une collection de roses fort admirées par la reine de Hollande; voici pour l'agréable. Sa Majesté a souri en voyant son nom inscrit à l'instant même sur l'étiquette de la plus belle variété de ces roses. A la bonne heure; on comprend le nom d'une femme donnée à une fleur; cela est plus galant qu'un nom de reine ou un nom de grande artiste donné à une bête, ladite bête fut-elle une bretonne.

SAINT-GERMAIN LEDUC.

L'odyssée d'un mormon, racontée par lui-même.

Leavenworth, Kansas, États-Unis, 23 avril 1858.

Je me nomme Frédéric Lohs, et je suis né à Lausanne, en Suisse, où je suis personnellement fort connu, par suite des expériences que j'ai faites, de 1836 à 1853, pour l'amélioration des procédés de fabrication du gaz. Je fus-issais, dans cette ville, d'une position aisée et paisible, considère de mes concitoyens, et retirant tous les avantages de mes rapports fréquents avec les hommes d'intelligence et d'éducation.

A la fin de 1851, j'entendis parler, pour la première fois, du mormonisme à mes amis politiques. Je n'avais jamais parfaitement compris la Bible telle que nous l'explique l'Église protestante, et je traitais avec assez peu de respect les révélations du livre saint touchant la vie qui nous attend dans un autre monde. Je cherchais donc avec ardeur tout ce qui avait trait à cette question intéressante, et me lançais sans cesse dans des études et des controverses théologiques.

Avant beaucoup voyagé dans toutes les parties de l'Europe, j'avais eu occasion d'examiner, chez divers peuples, les conjectures généralement admises sur notre destinée future. Aucune ne me satisfaisait. Quand le mormonisme me fut offert par quelques amis intelligents, je me mis à l'étudier avec la plus grande attention, et je ne fus point, en premier lieu, mis en rapport avec les missionnaires de cette doctrine qui avaient séduit l'imagination de mes amis; je m'attachais à sonder profondément la théorie de cette secte, sans être influencé par d'autres autorités que celles de mes amis en lesquels j'avais confiance, et qui étaient eux-mêmes de fort bonne foi. Je fus d'autant plus étonné que je les savais intelligents et honnêtes.

Chaque proposition de la doctrine mormonique me semblait être en harmonie parfaite avec la lettre et l'esprit des Écritures. Je me laissai dire que les bénédictions divines et le don des miracles, anciennement accordés aux apôtres, étaient redevenus le lot d'un peuple choisi, appelé les *Saints du dernier jour*, et que les cieux étaient ouverts de nouveau; que Dieu et ses anges avaient daigné visiter le monde, et revêtu de tous les pavillons de chef et de patriarche Joseph Smith, l' élu de la Providence. J'étais déjà fervent quand je fis connaissance avec un nommé Laurent Snow, qui avait été instruit par l'un des *doctes*, et qui était président des églises mormoniques en Suisse et en Italie. Aussitôt il me fournit tant de preuves, me donna tant de détails, que mon imagination s'enflamma, et que, sans plus ample examen, je me fis mormon, entraînant, par mon exemple, trois autres citoyens recommandables de la ville de Lausanne.

J'entendis dire que la vallée de l'Utah avait été choisie par Dieu pour le séjour de ceux qui avaient le cœur pur et honnête, et que ses habitants étaient exempts des peines et châtiements qui affligent le reste du genre humain; que les bénédictions d'en haut étaient le partage des seuls mormons, que la paix régnait dans la vallée sainte, qu'il n'y avait ni meurtres ni crimes, et que les saints vivaient en parfaite sécurité, exempts de troubles et d'alarmes. Plus tard j'ai été complètement déçu; mais je continue. Je reçus le baptême avec toute ma famille, et je me décidai à sacrifier ma position sociale et toute existence heureuse et tranquille pour aller me réunir à un peuple si favorisé. On m'avait assuré qu'il y avait dans l'Utah toutes sortes de manufactures et d'usines, et qu'à l'aide de mes connaissances mécaniques et scientifiques je pourrais aisément subvenir à mes besoins et à ceux de ma famille. Aussi je n'appris qu'une attention médiocre à la vente de ce que je possédais; je m'en débus à n'importe quel prix, et je fis agréer, le 25 septembre 1853, par le gouvernement suisse, ma démission de directeur de l'usine à gaz de la ville de Lausanne.

Je partis aussitôt pour l'Amérique, et le 8 décembre suivant j'arrivai à Saint-Louis, dans le Missouri, pour de la gagner l'Utah avec ma famille. Peu de jours après, un nommé Orson Pratt vint m'apporter ma nomination de président intermédiaire de l'Église mormonique de Saint-Louis. Je confesse que les rapports que j'ouvris avec les divers membres de cette Église n'étaient pas faits pour me donner une bonne opinion de ces dignitaires. Trompé, fourbe et voleur, ils fondaient sur mes pieds tous les principes de morale que je respectais le plus, et je m'en apercevais à chaque instant du jour. Ce fut là que j'appels que le capitaine